

LÉON BOPP

EST-IL SAGE,
EST-IL FOU ?

3^e édition

nrf

PARIS

Librairie Gallimard

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

43, rue de Beaune (VII^e)

EST-IL SAGE, EST-IL FOU ?

(ROMAN D'UN SAVANT)

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR
A LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE :

JEAN DARIEN.

LE CRIME D'ALEXANDRE LENOIR (Roman d'un moraliste).

CHEZ ALCAN :

H. F. AMIEL (Essai sur sa pensée et son caractère, d'après
des documents inédits).

PRINCIPES GÉNÉRAUX DE PÉDAGOGIE D'AMIEL (*Couronné par
l'Institut*).

A LA RENAISSANCE DU LIVRE :

INTERFÉRENCES, roman critique (*épuisé*).

EN PRÉPARATION :

LE ROMAN D'UN ARTISTE.

LE ROMAN D'UN POLITIQUE.

LE ROMAN D'UN CROYANT.

LÉON BOPP

EST-IL SAGE,
EST-IL FOU ?

Troisième édition

nrf

PARIS

Librairie Gallimard

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

43, rue de Beaune (vii^e)

L'ÉDITION ORIGINALE de cet ouvrage a été tirée à huit cent six exemplaires et comprend : cent neuf exemplaires réimposés dans le format in-quarto tellière, sur papier vergé Lafuma-Navarre au filigrane nrf, dont neuf hors commerce marqués de A à I, et cent destinés aux Bibliophiles de la Nouvelle Revue Française, numérotés de 1 à C, six cent quatre-vingt-dix-sept exemplaires in-octavo couronne sur papier vélin pur fil Lafuma-Navarre dont dix-sept hors commerce marqués de a à q, six-cent cinquante destinés aux Amis de l'Édition originale numérotés de 1 à 650, et trente exemplaires d'auteur, hors commerce, numérotés de 651 à 680.

*Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous les pays y compris la Russie.
Copyright by librairie Gallimard, 1931.*

*A mes très chers parents,
en témoignage d'affection et de gratitude profondes.*

L. B.

Georges Ravel naquit en 1885, près de Genève, à Versoix, où son père était commerçant, et sa mère, institutrice.

Ses premières années furent assez paradoxales et significatives. Beaucoup d'enfants s'enchantent de rêves singuliers. Tout s'anime pour leurs regards ; ils transfigurent les choses et leur attribuent des puissances féeriques. Georges Ravel ne se livra point à de telles rêveries ou bien il ne le fit que d'une façon passagère, sans trop adhérer à ce qu'il semblait déjà tenir pour des fictions d'art ou de jeu : il ne crut pour ainsi dire jamais que les choses naturelles ont une âme, ni qu'elles ont été fabriquées par des hommes ou pour eux. Et s'il se distingua de nombreux enfants à cet égard, ce fut surtout parce que, dans sa famille, personne ne lui tenait le langage primitif, chimérique et un peu niais, que certains estiment quelquefois devoir parler aux bambins.

Son enfance se fit remarquer encore par une grande inaptitude à la distraction qui, nul ne l'ignore, se porte volontiers chez les savants même en bas âge. Beaucoup plus tard, lorsqu'on l'interrogeait à ce sujet, Ravel reconnaissait de bonne grâce que, dès l'âge le plus tendre, il avait presque toujours été incapable d'oublier de se coucher, de se vêtir ou de manger correctement. « Hélas, ajoutait-il, qui n'en voudrait à son enfance d'avoir

dédaigné à ce point les prémices de la renommée ? »

De très bonne heure, en revanche, il se montra capable d'effectuer de minuscules expériences qui, en dépit de leur gaucherie, témoignaient déjà d'une précieuse disposition à intervenir, à s'immiscer dans l'existence des objets, à capter leurs ressources. Vers sept ans, il se plut, par exemple, à ouvrir le boîtier de sa montre, à tracasser le spiral de celle-ci au moyen d'une aiguille ; il tenta de modifier sa locomotive à ressort pour la rendre plus rapide ; une autre fois, on le surprit alors qu'il venait d'entre-bâiller le piano et de glisser, sous les étouffoirs, un journal qui donnait à l'instrument les sonorités du mirliton ; ou bien encore il construisit, à l'aide de fourchettes, de cuillères, de couteaux, de ficelles, et de cent autres menus objets, de puérides machines dans le goût de celles que Tom Tit a vulgarisées.

Le chat de ses parents devint ensuite la proie de sa curiosité. Cette fine bête n'en souffrit pas d'ailleurs, l'épreuve consistant pour elle à attraper, le plus haut possible, un lambeau de viande suspendue à un fil que l'enfant faisait glisser sur une poulie. Et Georges avait toujours le cœur et l'esprit de céder la victoire à l'animal.

Enfin, quand il atteignit sa douzième année, son goût pour l'expérience se transféra des animaux aux personnes. Comme s'il s'était déjà rendu compte que la surprise, déjouant l'hypocrisie et les conventions, révèle quelquefois la vérité des caractères, ou comme s'il s'était aperçu qu'il y a un certain art de désorienter les gens, il s'appliquait à décontenancer son entourage pour l'étudier. Ses parents recevaient-ils une visite, Georges s'amusa à lancer, dans un trou de la conversation, quelque remarque saugrenue, afin de voir l'effet qu'elle produirait : « Dites, Madame, pourquoi commencez-vous à partir dix minutes avant de partir pour de bon ? » — « A votre place, Monsieur, je laisserais un peu de

crème pour moi ! » Et, à chacune de ses étrangetés, Georges se demandait, avec une sorte de fringale, s'il allait s'attirer une réprimande, une raillerie ou déclancher le rire : on eût dit qu'il mesurait déjà l'inconstance des réactions humaines.

Plus tard encore ayant remarqué combien les adultes sont passés maîtres dans l'art des artifices et des dérogations, il se donna le malin plaisir de mettre à l'épreuve la logique de ses parents : un jour que sa mère lui avait inculqué que nous devons honorer les pauvres et les secourir, il introduisit dans sa chambre, en l'absence de sa famille, un va-nu-pieds, il l'entoura de coussins sur un divan, puis le gorgea de confitures. Mais bientôt ses parents survinrent et une fessée démontra une fois de plus à l'enfant la lâcheté de la raison adulte.

Peu à peu, et toujours pour satisfaire ce même goût de l'expérience, il s'entraîna à affronter de plus grands risques. Ayant été témoin d'un accident causé par la maladresse d'un cavalier, Georges se demanda quelles réactions il provoquerait chez le coupable en résistant à ses promesses et ses menaces. Ce cavalier, un banquier de Genève, s'irrita d'abord qu'un gamin de treize ans osât lui tenir tête et le charger devant les juges. Mais en ce riche, peu à peu, atteinte par les paroles de l'enfant, l'immortelle et céleste voix se réveilla comme elle devait au pays de Jean-Jacques et le banquier finit par s'accuser, avec une conscience immodérée sans doute, mais d'une touchante couleur locale. Ce résultat réjouit notre petit héros et raffermi ses inclinations.

Un certain intérêt pour l'expérience, et surtout pour l'expérience psychologique, voilà donc ce qui distingua les premières années de Georges Ravel. Ce qui leur fit défaut, sans doute, ce fut la tendresse et la poésie qui, pourtant, n'étaient pas absentes du milieu où il vivait.

La tendresse apparaissait dans les mille attentions

que ses parents, son père surtout, lui prodiguaient (car, mécontente d'une condition qu'elle jugeait inférieure à son mérite, sa mère cherchait presque tout le jour, dans la lecture de romans extraordinaires, une compensation à ce qu'elle appelait « les offenses du destin »). Julie, la sœur de Georges, de quelques années plus âgée, le choyait aussi. Il y avait enfin la vieille tante Babette qui habitait toute seule, non loin de Versoix, une riche demeure peuplée de photographies. Elle invitait une fois par semaine son petit neveu et lui racontait, en tricotant, des histoires de jadis. L'excellente femme mettait tout son amour-propre dans le fait de se souvenir et quand, d'aventure, sa mémoire défaillait, elle créait une diversion en se dirigeant vers une boîte de réglisse placée sur la console d'une vieille pendule neuchâteloise.. Mais on eût dit que Georges, sans être indifférent ni froid, demeurerait assez inattentif aux affections qui l'enveloppaient.

A un âge où d'autres l'eussent au moins entrevue, il semblait omettre pareillement la poésie, banale mais existante, qui se trouvait autour de lui, et par exemple dans le décor de Versoix ou de la campagne voisine : au printemps, les fauvettes dont les chants précèdent la renaissance des plantes ; en été, les voiles des barques glissant sur le lac aux eaux lustrées et lumineuses ; pendant l'hiver, à travers la brume, les arbres se dessinant par allusions sur des lointains presque illusoires. Mais, au lieu d'éveiller en lui un peu d'attendrissement lyrique, ces spectacles de la nature ne faisaient qu'aviver son goût pour l'expérience ou le savoir précis : il s'amusait à regarder tel paysage la tête en bas, ou bien, en voyant les hirondelles émigrer en hiver puis revenir au printemps, il se répétait les questions qu'un de ses maîtres avait formulées un jour devant lui à propos des oiseaux migrateurs : « On ne sait s'ils sont guidés par un sens magnétique ou par une mémoire spéciale des lieux qu'ils traversent, etc. » Ainsi,

Georges inclinait à apercevoir dans la nature un tissu de jugements, et non de poésie.

Lorsqu'il eut achevé ses classes primaires, ses parents vinrent s'installer à Genève pour lui permettre de continuer plus aisément ses études.

Durant toutes les années qu'il passa au collège, il s'attacha à cultiver son penchant pour la connaissance de l'individu. Il aurait souhaité de pouvoir, selon ses propres termes, pratiquer quelques « ponctions spirituelles » sur l'un ou l'autre de ses camarades, mais, jaloux peut-être de sa force originale et précoce, ses condisciples répudièrent des procédés qu'ils qualifiaient d'inquisiteurs et d'insolites. Les hommes redoutent, en général, d'être connus profondément. A cause de sa belle santé, de son penchant pour la raison et de son apparence d'équilibre classique, Georges fut surnommé avec ironie « le miracle grec ». Et l'on s'écarta de ce miracle. Cependant, au lieu de le décourager, la conduite de ses camarades accentua ses inclinations. Il répétait que notre grand devoir est de savoir, de connaître, surtout de connaître les individus, et, avec l'ardeur qui seyait à son âge, il se mit à s'étudier lui-même, faute de pouvoir étudier autrui entièrement à son gré. Pour s'encourager à cette étude, il se persuada qu'elle lui faciliterait, plus tard, le choix d'une profession.

Ainsi, vers sa seizième année, ayant pris l'habitude de fumer, il réédita, à ses dépens, le supplice de Tantale et s'imposa de supporter, sur sa table de travail, la présence d'une boîte de cigarettes à laquelle il se défendait de toucher. Afin de scruter la nature de sa résistance, il s'adressait parfois des arguments étranges : il se disait, par exemple, que « ce tuyau de papier rempli de tabac qu'on allume transforme en une cheminée le plus honorable des mammifères ». Et il constatait que le ridicule de la cigarette ainsi définie déconcertait la tentation.

. Plus tard, ayant résolu d'étudier sa gourmandise, il se contraignit à jeûner au moins une fois par semaine, et comme, ce jour-là, son appétit de nourritures matérielles semblait se transformer en un accroissement d'appétit cérébral, cette pratique lui suggéra une théorie ambitieuse et caduque sur « la transmutation et l'alchimie de nos passions ». Il se demanda si l'on ne pourrait pas convertir, en les « sublimant » d'une façon analogue, l'avarice en mémoire, la concupiscence en fécondité intellectuelle, que sais-je encore ?

Puis il soumit à l'expérience ce qu'il appelait avec emphase sa luxure. Sans doute, ses parents lui avaient enseigné qu'on doit attendre le mariage pour connaître la femme. Mais Georges Ravel savait aussi, d'une science assez cuisante, que toute règle comporte des exceptions. On put donc le voir un jour se diriger près des rues basses de la ville, vers une de ces maisons où, dans l'austère cité, la tolérance élisait domicile, en attendant qu'un décret l'en expulsât. Alors ces dames furent amplement étonnées par l'attitude de notre adolescent en ces légères conjonctures. Victime de sa passion de connaître, il semblait vouloir se contenter d'étudier son désir avec une rigueur qui paraissait se tromper d'emploi. Heureusement qu'une certaine Carmen le sauva de l'extravagance en le rappelant tout à coup à l'ordre de ce lieu. Mais, jusqu'au faite de l'ivresse, Georges ne laissa pas d'analyser la volupté qu'il était censé ressentir ou provoquer. « Que signifient vos soupirs ? demandait-il à Carmen, sont-ils sincères ? A quoi compareriez-vous le plaisir de l'amour ? Quels hommes préférez-vous ? Pourquoi ? Comment ? » Hélas ! Carmen, un déplorable sujet, répondait à de telles questions par un silence, un rot, ou même par une exclamation qui acquit sa renommée sur un tout autre champ de bataille. Un accueil aussi martial ne rebutait point le jeune homme qui apprenait à tirer des plus brèves interjections d'abondantes

conséquences : un mot ne suffit-il pas à révéler parfois un caractère et toute une vie ?

Il étudia ensuite, dans le même esprit et avec des méthodes analogues, ses défauts les plus relevés (communs d'ailleurs à la plupart des adolescents) et, par exemple, la tendance qu'il avait à formuler sur toutes choses des jugements tranchants. Il dénonçait en cette imperfection un des plus grands travers de la jeunesse qu'il appelait, pour ce motif, l'âge judiciaire. Puis il analysa les rudiments d'orgueil et de vanité qu'il décelait en lui, et, afin de mesurer leur importance, il s'obligea à l'humilité en se promenant parfois, le dimanche, vêtu d'habits presque sordides. On prétend que l'égoïsme est souvent l'ennemi majeur du vrai, qu'il nous ôte l'esprit de clairvoyance et de réciprocité en donnant à chacun l'illusion d'être un point de vue incomparable. Cet égoïsme si décrié, Ravel crut l'apercevoir en lui-même dans des dispositions où l'on n'a pas coutume de le reconnaître, dans le vertige entre autres, auquel il était sujet. Durant plusieurs semaines, il se prescrivit donc de monter chaque matin sur les tours de Saint-Pierre et de se pencher le plus possible dans le vide. « Crève donc, mon égoïsme ! » s'écriait-il pour s'exhorter. Et il parvint à mieux saisir la forme et les causes de son mal, ce qui lui permit de le combattre. En se traitant de la sorte, peut-être se souvenait-il de Goethe qui s'infligea, dit-on, des épreuves du même style. Les jeunes gens, volontiers, agissent par contrefaçon, comme tout le monde au reste, le plagiat moral est une chose très répandue, l'originalité se réduisant pour beaucoup au choix de sources assez distantes et démarquées, — mais trêve de digressions.

Bientôt sa curiosité et son goût pour l'étude de l'esprit humain lui firent trouver dans la douleur même une occasion d'expérimenter, et, au cours d'une sévère maladie qui l'éprouva fort, son médecin assura

qu'il n'avait jamais ouï de malade qui le harcelât de tant de « comment », qui parût aussi détaché de ses souffrances en même temps qu'aussi curieux d'expérimenter sur elles, enfin qui eût l'air de considérer la maladie comme une agence d'informations ou un laboratoire. Et voilà qui attestait, cette fois, les belles vertus de ce caractère : son courage et son indépendance originale.

Lorsqu'il se fut inscrit à la Faculté des sciences, sa curiosité se montra moins spécialisée. Il accumula de copieuses connaissances dans les domaines les plus divers et on le vit fréquenter, en même temps que les cours de psychologie, des cours de biologie et même de mathématiques. Ses lectures étaient également abondantes et variées. Il savait écouter et lire, d'ailleurs, d'une façon créatrice, assimilant à ses intentions les intentions d'autrui et ne se contentant pas de photographier des discours ou des livres dans sa mémoire.

Un instant donc sa prédilection pour la psychologie sembla légèrement menacée par quelques velléités, très juvéniles, de dispersion encyclopédique.

Mais cette préférence se trouva peu à peu rétablie par les soins de M. Delabarre, qui enseignait alors la psychologie à l'Université. Depuis plusieurs années déjà, M. Delabarre était parvenu à faire triompher à Genève la cause de ce qu'il appelait la psychologie indépendante, c'est-à-dire libérée de la métaphysique et de la physiologie. Et cette psychologie indépendante, M. Delabarre exigeait aussi qu'elle se montrât positive et scientifique dans ses méthodes. Il désapprouvait tout appel à l'introspection ou à l'intuition et préconisait presque exclusivement l'usage des questionnaires et des tests. C'est ainsi qu'il avait élaboré une série d'interrogatoires et d'épreuves pour l'étude rigoureuse des dispositions affectives de l'homme.

Voici, d'ailleurs, à titre d'exemple, un fragment de l'un de ces questionnaires :

- 1° Le sujet est-il sensible ou non à la douleur physique ? (Piqûre, brûlure, etc.) ;
 - 2° Est-il sensible au plaisir physique ? (Sucres, etc.) ;
 - 3° Est-il d'ordinaire gai ou d'ordinaire triste ?
 - 4° Est-il tantôt gai, tantôt triste ?
 - 5° Est-il généralement indifférent ?
 - 6° Est-il sensible à la tristesse ou la joie de son entourage ?
 - 7° Est-il peureux ou non ? (Essayer de l'effrayer.) ;
 - 8° Est-il inquiet ou non ? (Essayer de le tourmenter.) ;
 - 9° Est-il irritable ou non ? (Essayer de le mettre en colère.) ;
 - 10° Est-il sauvage ou sociable ? (L'introduire dans le monde.) ;
- Etc., etc...

Georges Ravel approuva sans réserve cette conception positive d'une science de l'esprit et du caractère et il lui parut également que les questionnaires, les tests constituaient d'admirables instruments pour la connaissance de l'homme.

Mais avant que d'appliquer de telles méthodes à l'étude de ceux qui composaient son entourage, il se remit à poursuivre les recherches de psychologie individuelle qu'il avait entreprises sur lui-même. Obéissant à son goût pour l'expérience, il eut bientôt l'occasion de préciser, de fortifier et d'approfondir ses tendances intellectuelles d'une manière concrète, extérieure en quelque sorte et empirique, en fréquentant deux esprits assez différents du sien.

Il s'était lié avec un ami de sa famille, le vieux pasteur Dunant. Celui-ci, frappé d'un mal incurable, habitait un appartement situé au dernier étage d'une maison de la haute ville. De ses fenêtres, orientées vers le nord et l'ouest, on dominait toute la cité de Calvin, la rade, le lac, et l'on apercevait, au delà d'une étendue

de campagnes, le Jura, thème immobile que l'heure et les saisons animaient de nuances. En plaisantant, le jeune homme disait parfois au vieillard qu'il y avait quelque orgueil dans le choix d'un domicile aussi altier. Et le pasteur jugeait presque nécessaire d'interroger sa conscience et de se justifier car, scrupuleux de nature, il entretenait en lui un ennemi de lui-même toujours pressé de s'associer à ceux qui le critiquaient.

Malgré ses douleurs ou à cause d'elles, le vieillard avait conservé une foi très allègre et, dans les moments de liberté spirituelle que lui laissait son mal, il méditait un livre sur le bonheur. « Il ne convient pas, disait-il, d'écrire seulement ce qu'on éprouve, mais aussi et surtout ce dont on a besoin. » Telle était la formule de son idéalisme. Et dans le même esprit, chaque soir, devant sa fenêtre, il priait pour tous ceux dont les lumières, pauvres ou riches, scintillaient à ses pieds.

Cette foi sereine, M. Dunant eût voulu la communiquer à notre adolescent qui combattait la religion au nom de la science :

— Voyons, disait le pasteur en fermant les yeux et en faisant de ses mains un geste de concorde, l'esprit de la science se concilie sans peine avec celui de la religion...

— J'en doute, répondait le jeune Ravel. Et comme, malgré ses efforts, il usait encore volontiers de formules sans demi-teintes ni dégradations accommodantes, il ajoutait : « Rien de clair ne peut naître de la confusion des genres », ou encore : « Mieux vaut le célibat qu'un mariage de raison entre deux êtres incompatibles ». Puis il justifiait ces maximes par quelques arguments plus flexibles.

— Vous ne croyez pas en Dieu, reprenait le pasteur, vous ne sentez pas sa présence, sa sollicitude, son...

— Il est vrai, interrompait le jeune impatient, il

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
(EXTRAIT DU CATALOGUE)

Romans, Nouvelles parus en 1930

MARCEL AUGAGNEUR

Notre Père

MARCEL AYMÉ

(Prix Théophraste Renaudot 1928)

Brûlebois

La Rue sans Nom

BERNARD BARBEY

Toute à Tous

MAURICE BEDEL

(Prix Goncourt 1927)

Philippine

RENÉ BLECH

Le Bar de l'Univers

MARIA BORRÉLY

Sous le Vent

PIERRE BOST

Anaïs

JACQUES BOULENGER

En Escadrille

ALBERT COHEN

Solal

MARIE-ANNE COMNÈNE

Rose Colonna

EUGÈNE DABIT

Petit-Louis

HENRI DEBERLY

(Prix Goncourt 1926)

Auguette le Main

JACQUES DECOUR

Le Sage et le Caporal

ANDRÉ DHOTEL

Campements

DRIEU LA ROCHELLE

Une Femme à sa Fenêtre

LOUIS FRANCIS

Daria

FERNAND FLEURET

Jim Click

GEORGES FRIEDMANN

Votre Tour viendra

ANDRÉ GIDE

L'École des Femmes *suivie de*
Robert

FRANZ HELLENS

Les Filles du Désir

JACQUES DE LACRETELLE

(Prix Femina 1922)

Le Retour de Silbermann

PIERRE LAUSSEL

Le Château des Brûlais

ARMAND LUNEL

Noire et Grise

GEORGES LIMBOUR

L'Illustre Cheval blanc

ANDRÉ MALVIL

La Grande Ourse

JACQUES MARCIREAU

L'Auberge

JEAN PAULHAN

Le Guerrier appliqué

JEAN PRÉVOST

Les Frères Bouquiquant

JULES ROMAINS

Donogoo-Tonka *suivi du Bourg*

Régénéré (*réimpression*)

JACQUES SPITZ

Le Voyage muet

JULES SUPERVIELLE

L'Enfant de la Haute Mer

PIERRE VÉRY

Danse à l'Ombre

ANDRÉ WURMSER

Courrier de la Solitude

MICHEL YELL

Le Déserteur

ÉMILE ZAVIE

La Retraite